

« Porquis Junction ou des rêves perdus dans le no-where »

Lucie Robert

Numéro 20 (3), 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28966ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Robert, L. (1981). Compte rendu de [« Porquis Junction ou des rêves perdus dans le no-where »]. *Jeu*, (20), 131–132.

«porquis junction ou des rêves perdus dans le no-where»

Pièce de Sylvie Trudel, Sudbury, les Éditions Prise de parole, 1980, 64 p.

Une petite gare perdue dans le nord de l'Ontario. Comme son nom l'indique, Porquis Junction se situe géographiquement entre deux villages, symboliquement «entre deux trains... entre deux décisions». Elle servait jadis au triage des marchandises et des travailleurs, (mineurs, bûcherons, draveurs) à destination de Cochrane, Timmins, Moosonee, Hearst. Son existence, fonction d'une époque de chômage, témoigne de l'exil vers des lieux lointains, espoir ou illusion d'une vie meilleure. Comme la colonisation au Québec. Depuis quelques années toutefois, depuis que le courant de migration a été enrayé, que la ruée vers les métaux précieux s'est arrêtée, que les villages ont été fermés — ou fermés —, Porquis Junction a été désaffectée. Située désormais dans un *no-where*, au milieu de rien, elle témoigne de l'origine des francophones en Ontario, de leur dispersion.

La gare resterait déserte si ce n'était de la vieille Rosalie qui attend depuis plus de trente ans le retour de son fils. À Porquis Junction, le temps s'est arrêté. Rosalie attend un train qui ne vient plus depuis deux ans. Elle espère un fils jeune, mais il est mort depuis 1947. Paralysée par la peur, Rosalie vit dans ce *no-where* peuplé de fantômes qu'elle préfère encore à la réalité trop cruelle de la pauvreté, de son fils mort au service d'un pays qui n'est pas le sien. Pour Ti-Coune en effet, la Corée représentait le même espoir et la même illusion que les mines d'or pour son père. La même exploitation aussi.

Dans cet univers d'éternité, où la vie (le temps) est suspendu, un intrus: depuis trente ans, Bruno, l'ancien chef de gare, essaie de convaincre Rosalie de refaire sa vie avec lui. Depuis trente ans, elle répond: «J'ai passé ma vie icitte, Bruno. J'peux pas partir comme ça.» Car, aussi effrayée qu'elle soit par ses fantômes, elle les préfère encore à une réalité imprévisible. La tentative de Bruno est cette fois la dernière; il y met toutes ses forces. À son corps défendant, il fait revivre une à une les images qui paralysent Rosalie: ses parents d'abord, qui trop pauvres pour la nourrir, la marient à l'âge de quinze ans au fils d'un voisin; sa mère qui lui enseigne l'abnégation, l'obéissance et la crainte de l'amour; son mari, coureur et ivrogne, qui lui a pris sa jeunesse et l'a abandonnée à la naissance

PORQUIS JUNCTION
OU DES RÊVES PERDUS DANS LE NO-WHERE



Sylvie Trudel

de Ti-Coune; ses nombreuses fausses-couches; Ti-Coune enfin, le seul embryon à être devenu homme, soldat, parti dans l'espoir que sa solde éviterait à sa mère de faire des ménages. À l'origine pleine d'espérance, Rosalie a été déçue dans toutes ses entrailles. À la longue, la peur plutôt que la haine s'est installée et, depuis 1947, elle passe pour un peu folle aux yeux du village. «Les trains passent p'is on s'en rend même pas compte». La phrase revient sans cesse, comme un leitmotiv. Bruno réussira à rendre à Rosalie la notion du temps. Mais il est trop tard: ils forment un couple de vieillards, stériles, sans avenir.

Écrite très simplement (décor unique, deux personnages avec chœur), *Porquês Junction* dénonce le conditionnement dont sont victimes trop de vies, trop de femmes. Sylvie Trudel a choisi ici de montrer des personnages qu'on oublie souvent dans les manifestes et les revendications, des personnages laissés pour compte par une société qui leur a tracé un chemin sans issue et qui leur reproche ensuite de l'avoir suivi: les vieilles femmes pour qui la résistance à l'exploitation prend la voie de la fuite. «Alors on les traite de folles... d'arriérées...» Bruno, lui-même, le vieil homme, mieux armé pour traverser le temps, a dû rester célibataire: la gare était trop isolée et trop petite pour un ménage. Trahis dans leurs vies comme dans leurs rêves, ils sont condamnés à la stérilité des sociétés dépassées, comme ces paysans qui préférèrent le célibat à l'émigration en ville, comme peut-être ces francophones hors Québec. Comme tous ceux qui ne peuvent ou ne veulent s'organiser et qui s'obstinent à croire dans l'action individuelle.

lucie robert

«bachelor»

Pièce de Louise Roy et Louis Saia, avec la participation de Michel Rivard. Montréal, Leméac, coll. «Théâtre» no 96, 1981, 82 p. ill.

les murs communicants

Bachelor raconte une histoire classique. En deux épisodes, l'unique personnage, Dolorès, nous parle d'elle-même et de ceux qui l'entourent, avec une volubilité qui ressemble tantôt à de l'exhibitionnisme, tantôt à de la générosité. Parmi ceux-là qui l'entourent, il y a Jay, le nouvel amant, fils à papa, dont le vécu ne le distingue pas vraiment des drop-out de son espèce, mais qui soudain éclipse les autres, prend toute l'importance. Un séjour en Grèce, une rupture qui fait mal, de l'alcool et des larmes. Puis, au bout du compte, un texte, des mots, un langage dont le naturel et la véracité font que Dolorès ressemble à quelqu'un qu'on connaît; après coup, quand il nous arrive de l'évoquer, on rit pour camoufler quelque chose.

Une histoire classique? Le terme est un peu réducteur, si on le prend dans le sens de courant, banal. Pourtant, il faut insister sur la banalité du cas Dolorès qui est en soi le moteur de la pièce; c'est une fois qu'on a compris que tout s'organise à l'intérieur d'un récit qu'on connaît bien qu'on devient disponible à l'essentiel, c'est-à-dire ce qui est dit autrement qu'avec des mots. Dolorès, qui ne veut déranger personne, ne vient pas nous raconter des intrigues à n'en plus finir. Mais à la fin de la pièce, une fois le silence rétabli, on comprendra qu'elle a «voulu dire», qu'à certains moments, ses mots ont été d'une précision, d'une portée sans équivoque, mais que dans l'ensemble, les monologues ont d'abord été une invitation. Elle consentirait volontiers à ce qu'on aille vivre avec elle dans un quatre-et-demi au Village